

Constantin Tsuvaltsidis

LES CHRONIQUES DE LU-HAN

A person wearing a blue hooded cloak stands in a dark, misty forest. An arrow is visible in their back, with its fletching protruding from the hood. The forest floor is covered in green moss and fallen leaves, and tall trees surround the figure.

Livre II
LA NAISSANCE
D'UNE LÉGENDE

Constantin Tsuvaltsidis

Les chroniques de Lu-han

Livre II - La naissance d'une légende

© Constantin Tsuvaltsidis, 2017

ISBN numérique : 979-10-262-1262-1



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

***Il n'est nul besoin d'être aveugle, il n'est nul besoin d'être sourd
pour ne pas voir et entendre où est la vérité.***

Philosophe anonyme de la deuxième période.

PRÉFACE

Le monde des hommes, durant les longs mois de l'âpre hiver, avait vécu sous le règne des préparatifs en attendant le moment crucial de l'affrontement. Au plus les jours s'allongeaient, au plus les neiges fondaient, au plus l'instant décisif se profilait porté par une ligne d'horizon claire et limpide, annonciatrice de la venue d'un printemps nouveau.

Le printemps, une ère de douceur enchanteresse, une ère magique où les arômes subtils s'accompagnent d'un florilège de couleurs sachant marier, avec une infinie délicatesse, des plus tendres aux plus vives de ses teintes. Un plaisir ultime qui sature nos sens d'un bien-être que notre condition ne peut appréhender à sa juste valeur. Instants féériques diront certains, certains d'avoir vu les nymphes aux fines chevilles et aux cheveux d'ambre, qui de leurs pas divins rendaient à la terre son éclat après avoir fait disparaître les stigmates de son long sommeil. La vie une nouvelle fois reprenait le dessus. Sacrée au-delà de toute chose, sur le sol de Gaïa, déesse mère de l'éternel recommencement.

Bien plus qu'une simple révolte, au-delà d'une révolution, le souffle de la liberté s'était répandu durant l'éternelle nuit cristalline comme une traînée de glace jusqu'aux confins des territoires connus. Belle et mortelle, la saison des frimas aux mille reflets argentés s'était parée de l'alliance éolienne qui, puissante, aveugle et ignorante, avait réduit toutes frontières infranchissables à de simples clôtures érodées par le temps. Aussi bien gardées fussent ces lointaines limites, aucune d'entre elles n'avait le pouvoir d'empêcher les murmures d'en vaincre les barrières de pierre et de terre, de fer et de bois. Des forteresses érigées, des camps aux redoutes et des redoutes jusqu'aux postes les plus avancés. Pas une ceinture construite de main de mortel n'était en mesure de retenir le chuchotis ravageur de la bise aux appétences libératrices. Il ne fallut, en effet, que l'espace de quelques mois pour que se dessinent les contours d'un espoir grandissant. Une folle espérance née avec l'apparition de cette mystérieuse inconnue. Mystérieuse obscure, issue de Gaïa, la terre mère et nourricière, auréolée de sa crinière immaculée. Jeune fille ou déesse, chevauchant, disaient-ils tous, sous le couvert peut être rassurant de craintifs murmures, une bête infernale

vomissant le feu par sa gueule, et de ses yeux de braise lançant des éclairs capables de foudroyer et de réduire dix hommes à l'état d'escarille.

Telles étaient les histoires, fumerolles éphémères de l'espoir. Elles allaient et venaient, se figeant vivement dans les esprits. Elles traversaient les contrées sans s'essouffler et se transformaient, au grand dam de la toile écrasante et tyrannique de l'imperium, en de pieuses et mystiques prières au cœur desquelles les paroles lourdes de signification soulevaient de puissantes aspirations.

Tels étaient entretenus les récits dépeignant la sorcière que l'on voulait admirable. Tels étaient-ils rocambolesques, déchaînés. Telles étaient rapportées les histoires aussi belles que cruelles, submergeant de mots héroïques la légende des mille chevaliers. Effrayantes, terrifiantes, magiques ou tragiques, les pièces de théâtre, mille fois rejouées, maintes fois réinventées, ne possédaient point de maîtres-mots tant les sentiments passionnés prenaient naturellement place en se complétant de manière extraordinaire, même dans l'extravagance. L'infinie créativité de ces libres esprits, stimulés par de folles espérances à atteindre la lumière chimérique, voilà où résidait la foi d'un autre lendemain.

C'est sous la chaleur bienfaitrice des âtres, alors que la fin de la danse des deux astres se partageant l'harmonie du jour et de la nuit eut sonné, que le soir venu, des conteurs et des poètes au verbe fascinant se manifestent. Nul ne sait qui ils sont, nul ne sait d'où ils viennent. Qu'ils soient ménestrels au beau teint ou bien encore bardes à la voix enjôleuse, ce sont, en ces nuits sombres, les héros qui, de village en village, diffusent les épiques récits de la divine déesse aveugle. Leur apparition se fait au détour des chemins boisés, à l'abri des regards indiscrets. Chacun d'entre eux est invité à prendre place au centre de pièces jamais assez grandes pour narrer, pour chanter les incroyables prouesses de la diablesse blanche. Les mots, portés par une grande extase, sont souvent accompagnés des notes envoûtantes d'une lyre ou d'une cithare. Les mots n'ont de cesse de relater la beauté, la force et l'invincibilité de cette fantastique légion de chevaliers qui accompagne la sorcière. Du jaillissement de ces mots, naît sur toutes les lèvres la fabuleuse légende faisant de ces hommes des dieux. Des divins guerriers devant lesquels pas un roi, aucun empereur et nulle armée n'auraient le pouvoir de

s'opposer. Ils osent, ces dépositaires aux belles paroles, soutenir l'espoir d'un avenir dans lequel l'esprit de grandeur serait mis au service d'un monde plus humain, d'un monde où les valeurs universelles primeraient le chaos de l'ignorance et de la haine. Un monde où enfin, comme le joyau pur, de la pénombre résistante se révélerait tout l'éclat.

Le pays des Énéides était l'exemple de cette lumière disparue. Fut-ce le fruit d'un trop grand nombre d'années d'une plate hégémonie ? Avait-il péché par orgueil ou mépris, ou simplement était-il venu le temps du changement ? Toujours est-il que ce grand précurseur, considéré comme le phare d'excellence au fil des siècles, qui avait su cultiver les lettres ainsi que la sagesse au profit du monde qui l'entourait, a fini par nourrir un monstre en son sein. Il fut à son réveil le premier de tous les pays le plus ébranlé. Après que ses illustres souverains avaient réussi à concevoir de main de maître une société florissante, un univers effleurant la perfection dans les arts, Antiparos, dernier roi d'un peuple fameux, et empereur de la totalité du monde connu, convertit sa nation aux dogmes d'une croyance injuste et totalitaire. La violence du monarque aidé de son premier conseiller religieux, Katar le rouge, avec laquelle il entreprit d'étouffer systématiquement les revendications d'hommes qui se croyaient encore être libres, contribua à ensemer, quelques années plus tard, la graine d'un irréversible changement. Le roi recouvrit rapidement d'une chape de plomb toutes tentatives de dialogue.

Les conséquences de sa tyrannie rodée et inhumaine furent dévastatrices. Antiparos, le deuxième du nom, portait l'indéniable responsabilité du cataclysme des territoires de son empire ainsi que la révolte de ceux que sa main maudite avait touchés.

Implacable et rapide fut la répression de l'empire. Des royaumes voisins, pas un seul ne put échapper aux légions Amris. Les corps entiers de chevaliers, cavalerie d'élite de l'immense royaume, déferlèrent sur le pays des Dalamates, la terre où se côtoient les forêts et les plaines. Ce ne fut certes pas le premier à figurer dans l'ordre des priorités des territoires à conquérir, mais il fut sans nul doute l'un des plus gênants suite à la prise de position de son monarque. Le royaume des princes Dalamates fut soumis et placé sous tutorat peu de temps après l'étrange accident de son régent,

Archimatii. De ce jour, les autochtones de cette région furent astreints à verser de nombreuses taxes écrasantes afin de contribuer à la grandeur de l'envahisseur, de son église et de ses armées.

Le pays des Sancens, couvert principalement de vastes plaines sauvages et de montagnes rocheuses, n'étant habité depuis de grandes années que par des peuplades nomades au nombre insignifiant, d'après les censeurs de l'empire, n'avait pas soulevé d'émoi particulier dans le monde vacillant de la diplomatie lorsqu'à son tour, il fut envahi. Quelques bases fortifiées y furent bâties. Le drapeau étoilé de l'empire afficha, dès lors, sa prétention ainsi que son insolente puissance à la face de ce monde qui tenait ses origines de la subtile frontière entre l'histoire et le mythe. Mais les légendes ne sont pas des histoires.

Le plus extraordinaire des royaumes fut aussi le premier à tomber sous la puissance assassine du bras inquisiteur de l'église. Inumi et ses nombreuses cités consacrées aux divinités considérées comme païennes se virent plonger dans un grand désarroi à l'occasion de la plus faste des cérémonies. La première des prêtresses Amy-Laïn, reine de son état, symbolisant l'amour et l'harmonie entre les peuples, garante de la diversité ainsi que du respect des différentes croyances, fut abattue en pleine liturgie, alors qu'elle narrait d'un chant mélodieux la dévotion de son peuple à Inatis, le père de tous les pères, le premier de tous.

Il n'est point de femmes ou d'hommes qui ne finissent par se rebeller lorsque l'insupportable atteint son paroxysme...

L'histoire en est témoin.

Chapitre 1

L'homme, vêtu d'une tunique grise resserrée à la taille par une ceinture sur laquelle reposait une épée à la poignée dévoilant un dragon finement ciselé et cerclé d'une lanière de cuir, observait de la terrasse de ses appartements l'écume des vagues du calme océan venir caresser, en d'innombrable va-et-vient, le sable doré avant de s'y endormir. Il ne comptait plus les jours passés à attendre l'accord de la reine de ces lieux pour enfin prendre la mer. Bien que bénéficiant d'une totale hospitalité, l'inaction et le souci avaient fini par atteindre son moral. Ses mains puissantes maintenaient fermement la surface plane du garde-corps en marbre blanc alors que sa mâchoire exerçait des mouvements sporadiques de pression. Entre deux colonnades, une autre forme se dessina et c'est avec un sourire plein de compassion pour cet homme rongé par une trop longue période de repos, qu'elle vint, sans mot dire, se placer à sa droite.

— Bonjour noble étranger, je constate avec plaisir que la vue d'un soleil levant sur le bleu des eaux ne te laisse pas de pierre.

— C'est effectivement une vision des plus enchanteresses, répondit-il en laissant paraître un léger sourire.

— On ne peut s'en lasser, n'est-ce pas ?

— Hum...

— Sauf toi.

— Ce n'est pas exact, mais j'ai d'autres préoccupations. Pardonne-moi Daphnée, dit-il en se retournant pour faire face à la reine de Thessalie. Je ne veux pas te paraître inconvenant. Tu as déjà beaucoup fait pour mes hommes et pour moi. Je ne sais si je pourrais m'amender un jour de tant de générosité.

— Te l'ai-je demandé ?

— Tu es trop bien éduquée pour ça.

— C'est exact, je suis une reine et mes manières ainsi que mon langage sont raffinés. Mais aussi bien éduquée soit-elle, une reine doit se préserver de ruiner son pays en engageant l'argent de son peuple dans une bataille qui n'est pas la sienne... Je sais que tu le comprends Galaad, ajouta-t-elle placidement.

Le regard cristallin de la première dame du royaume jaugeait Galaad avec

tendresse quand les mots, il le savait, étaient pleins de bon sens.

— Galaad, je suis venue t'annoncer que la torture qui t'a tant éprouvé est enfin terminée. Demain à l'aube, tu t'en iras voguer vers les tiens... puisque telle est ta volonté.

— Demain ? Je ne m'attendais pas à un départ aussi précipité...

— Comment cela, tu ne veux plus partir ? Le charme de mon pays t'aurait-il envoûté à ce point pour que d'albâtre ton teint se peigne ?

— Tu comprends très bien ce que je veux dire, répondit-il le plus calmement du monde.

Galaad posa le plat de ses doigts sous le menton de la reine, et dans un imperceptible mouvement de tendresse, effleura de sa bouche la surface rosée de ses lèvres. Un moment magique comme il en éprouvait chaque fois que leur proximité se faisait plus intime. Cet homme aux tempes grisâtres, ce roi sans royaume, ce général sans grande armée se demanda une fois encore lesquelles de toutes les déesses de la nativité avaient jugé bon de placer autant de beauté à l'extérieur qu'à l'intérieur d'une même personne. Laissant glisser sa pensée dans la vaste pièce de ses souvenirs, Galaad finit par répondre au sourire enjôleur de son amie.

— Oui... bien sûr. Je comprends. (Elle détourna la tête afin d'échapper à la douce prison que lui procurait ce contact à la fois charnel et innocent.) Tu sais, reprit-elle l'enthousiasme contraint, depuis ton retour, bien des choses ont changé. Cela fera quatre mois dans quelques jours que tu vis ici. Quatre mois que mon chemin croise le tien. Quatre mois que ton repas et le mien ne font qu'un. Quatre mois de vie tellement proche qu'on pourrait presque s'y tromper. J'ai eu beaucoup de plaisir à refaire ta connaissance mon ami, mais même si j'en éprouve du regret, cela est une fin.

— C'est vrai, dit-il en cloîtrant le plus délicatement du monde les mains fines et douces de la reine entre les siennes. Tel que tu me vois, j'ai la tête prête à exploser. Je voudrais n'être qu'un badaud, un simple d'esprit, un homme qui n'aurait de raison de vivre que pour honorer ta gentillesse et sublimer par quelques mots bien choisis ta grande beauté... Malheureusement Daphnée, je ne suis pas cet homme-là. Mon devoir m'impose de repartir afin de mener ce dernier combat... Je dois partir. Nombreuses et éphémères furent les nuits durant lesquelles nous avons échangé. Tu sais ce que représente ma fille. Tu connais mes erreurs... tu sais